

Mon cher Marcel,

J'ai bien hâte d'apprendre de quelle nature est l'offre que l'on te fait à Sainte-Jeanne-d'Arc. Si, après réflexion, tu considères qu'il vaut mieux accepter la proposition de Saint-François-d'Assise, bien que moins intéressante que tu ne l'espérais, tu sais, je suis prête à y consentir. Bien entendu, à privilèges égaux pour toi, si l'offre de Jeanne-d'Arc t'apporte autant, sinon plus d'avantages que l'offre de Québec, je serais bien contente. Surtout, mon chou, il ne faut pas trop t'arrêter à des questions d'argent, car Dieu merci, nous en avons assez pour faire face aux nécessités, et je ne voudrais pas que tu choisisses une place inférieure à tes mérites simplement parce que tu veux gagner le plus d'argent possible. Cela me serait intolérable. Écris-moi donc tout ce qui en est au plus vite car je suis torturée de curiosité et d'impatience, ici, si loin de toi.

Je ne sais pas si tu as reçu toutes mes lettres adressées au Château Laurier. — J'en doute. J'en ai envoyé trois cette semaine à Québec. Dans l'une, je t'envoyais la première page d'une lettre de Solange Rolland. Elle m'y disait qu'absente de Saint-Jérôme jusqu'au neuf juillet, elle t'y attendrait à partir de cette date, du moins elle attendrait des nouvelles de toi. J'espère que tu lui écriras, de toute façon. Elle s'est certainement démenée pour toi, quoique, à y réfléchir, je redoute un peu cet excès de zèle qui, si l'on n'y répond pas par autant d'exubérance, risque de provoquer la mésentente. Si je me sens incapable de donner à certaines gens autant qu'ils sont prêts à me donner, j'aime mieux, en toute justice, ne pas trop accepter d'eux; et Solange est justement l'une de ces personnes à qui, je le crains, je ne pourrais donner beaucoup de moi-même, bien que je l'estime, mais à vrai dire son verbiage me tape un peu sur les nerfs. Il faut, néanmoins, la remercier comme il sied des efforts qu'elle tente à ton profit. Elle te conseillait dans la lettre plus haut mentionnée de faire, bien entendu, ta demande officielle auprès des Soeurs de l'hôpital et elle estimait tes chances d'y entrer très grandes et fort nombreuses. Tu verras, après réflexion et après avoir considéré l'offre de Jeanne-d'Arc, ce qu'il faut penser de ce projet de Saint-Jérôme. J'ai l'impression que tu trouveras mieux et même que la proposition de Québec serait plus avantageuse. Qu'en penses-tu? Il est vrai que nous pourrions vivre à la campagne — mais condamnés à y vivre peut-être l'apprécierions-nous moins. Et puis, dans l'intérêt même de ta carrière (qui sera belle et fructueuse malgré un début difficile, de cela j'ai la conviction), une petite place à Montréal est peut-être mieux que la première place dans une petite ville.

Je te dis tout cela, non pour influencer sur ta décision — que je voudrais entièrement libre, mon chéri —, mais pour éclaircir le problème et y voir clair moi-même et, si possible, t'aider. Ce que je souhaite le plus ardemment c'est que tu trouves avec le travail le sentiment de ton utilité en ce monde et une source de contentement en toi-même.

Ne manque pas, par conséquent, de me tenir au courant du progrès de toutes tes démarches.

Grande tempête aujourd'hui. Il faut croire que j'ai la chance d'arriver aux bons endroits à temps pour y voir des ouragans, des raz de marée, etc. Le vent secouait si bien la maison McKenzie la nuit dernière que j'y avais l'impression d'être en bateau. Cet après-midi, j'ai emprunté le suroît d'Irving, les bottes de la petite bonne à tout faire, et je suis allée marcher au bord de la mer, si près que les vagues venaient lécher lesdites bottes et parfois m'éclaboussaient. L'eau se brisait sur les récifs: partout, j'ai vu, apportés par la vague, des débris de poissons, des coquillages, des bouts de bois. C'est étonnant ce qu'on peut trouver au bord de la mer, après une nuit de gros vent. Le vieux pêcheur, Louis Langlois, qui habite plus loin encore que nous, à la pointe, se désolait, lui. La mer ramenait à la côte ses «attrapes» de homard, presque toutes en pièces, brisées, effondrées. Quel gâchis! Chacune de ses attrapes est longue à faire et coûte \$3.00. Le vieux, qui a passé soixante ans, m'offre toutes sortes de cadeaux. Au début de la semaine, un homard fraîchement cueilli, qu'il venait de faire bouillir dans une

vieille marmite de fer (j'avais pensé d'abord que c'était un récipient pour y faire le savon), une marmite d'une saleté innommable. Tu penses bien que je n'ai pas goûté au homard. Les autres s'en sont régalés. Hier, le vieux Langlois (il ne s'agit pas du père Elias, mais toujours du plus proche voisin) m'offrait des fraises des champs. Je voudrais bien en faire des confitures pour nous deux.

Je suis un peu fourbue de ma promenade sur les rochers, en terrain fort accidenté, mais contente, et je sens que la vie circule en moi, fouettée et ranimée par un exercice salutaire.

Je voudrais terminer la paire de chaussettes commencée pour toi, il y a si longtemps. Si je ne fais pas attention, je deviendrai comme la grand-mère de Gide dont il nous entretient dans Si le grain ne meurt et qui avait cinquante tricots inachevés perdus dans les coins et recoins de sa maison. M'enverrais-tu mon livre de tricot qui est, je crois, dans le tiroir du bas de ma commode. J'en ai besoin pour finir les bas. Aussi, m'enverrais-tu quelques-uns des livres de la collection Flammarion, je veux dire les livres de format cahier que j'achetais en France pour 30 ou 50 francs. Je les ai tous lus, mais j'en relirais certains avec plaisir. Envoie-m'en seulement trois ou quatre. Je ne veux pas trop m'encombrer.

J'ai tellement hâte d'avoir une bonne, longue lettre de toi. Prends soin de ta santé. Fais-toi des repas suffisants et, de temps en temps, pour te distraire, va prendre un repas chez Cécile ou au restaurant.

Si tu veux que je travaille en paix ici, il faut que tu me donnes l'assurance que de ton côté, tu ne cèdes pas au découragement. Comme le capucin, je vois bien que je prêche toujours la même chose, mais il n'y a peut-être pas mieux à apprendre en ce monde qu'à se préoccuper des autres. Et comment pourrais-je ne pas être constamment préoccupée de toi?

Remercie madame Creagh de sa gentillesse à m'envoyer mon courrier et dis-lui de ma part que j'apprécie ses bontés.

Je t'embrasse avec la plus profonde et la plus fidèle affection.

Gabrielle